

Christophe Donner. Quand ça déchire.



A deux pas de la galerie parisienne Karsten Greve qui propose les céramiques de Lucio Fontana (1899-1968), la galerie Christophe Gaillard présente les méchancetés de Daniel Pommereulle (1937-2003). Quel rapport ?

C'est en 1949 que Lucio Fontana commence à maltraiter ses toiles monochromes, il les troue, les lacère, et c'est d'un chic ma chère ! Avant cette trouvaille, Fontana modelait des céramiques baroques, échevelées et tragiques. Chevaux en bataille, algues affolées, arlequins dépenaillés, chemins de croix, ce sont ces œuvres premières que la galerie Karsten Greve expose en ce moment. Je ne sais pas quelle influence Fontana a pu avoir

sur Pommereulle, de trente-neuf années son cadet. Mais, à une rue de distance, je n'ai pas pu m'empêcher de faire le rapprochement entre les lacérations du maître argentin et les lames de rasoir du rebelle autodidacte, né à Sceaux.

TOUT DE SUITE À GAUCHE en entrant dans la galerie Christophe Gaillard, un poste diffuse une vidéo. Il s'agit d'un extrait du film de Rohmer, *La Collectionneuse* (1967), dans lequel apparaît Daniel Pommereulle, de dos, en grande conversation avec l'écrivain Alain Jouffroy, de face.

Jouffroy, grand théoricien et poète de l'art, lui expose sa dernière cogitation et la démontre en se saisissant d'une des œuvres de Pommereulle, oppor-

servir à démontrer quelque chose d'important sur l'art. La suite de l'exposition est saisissante : ce ne sont pas seulement des lames de rasoir, mais des couteaux, des scalpels, des crochets, des hameçons, qui jaillissent de gros pots d'où s'écoulent des pleurs de peinture, figés, et des magmas de plomb, refroidis.

Intitulées « Objets de prémonitions », parfois montées sur roulettes, ces œuvres volcaniques datent des années 1974-1975. Elles ne sont pas du tout démodées, la qualité de l'acier y fait beaucoup, et l'universalité de la violence. Il y a aussi quelque chose de totémique dans ces hurlements de métal. Comme des poupées vaudoues éditées par le quincaillier du coin.

Si ces objets sont effectivement prémonitoires, c'est au sens où on imagine très bien un artiste d'aujourd'hui reprendre la menace et le tranchant, mais en moins bien, en moins beau. Au mur de la galerie, comme apaisant, trois « Brûlures du ciel », plus tardives (1978). Le principe est simple : une grande feuille de papier bleue, trouée par ce qu'on devine être des brûlures de cigarette, elles composent une constellation lumineuse, grâce à la feuille jaune placée en dessous. Où l'on retrouve Lucio Fontana et ses coups de couteau. Du fil du rasoir à l'incandescence des cigarettes, on se dit que le bonhomme Pommereulle n'a pas fait la guerre d'Algérie pour rien. Après avoir quitté l'école à 13 ans pour s'inscrire aux Beaux-Arts, il est mobilisé, à 20 ans et reste là-bas plus de deux ans, comme c'était alors la règle. Dans la cave de la galerie est projeté un film. Il est long, et la voix nasillarde de Daniel Pommereulle est désa-

« Je ne sais pas quelle influence Fontana a pu avoir sur Pommereulle. Mais je n'ai pas pu m'empêcher de faire le rapprochement entre les lacérations du maître argentin et les lames de rasoir du rebelle autodidacte. »

tunément posée sur la table : une boîte de conserve hérissée de lames de rasoir. En la manipulant, il feint (c'est du cinéma) de se couper le doigt, superficiellement, rassurez-vous, car ce n'est pas un film gore. Jouffroy en conclut que l'art ceci, ou l'art cela, je n'ai pas très bien entendu, mais Pommereulle est ravi, on le sent, même de dos, d'apprendre que sa méchante boîte de conserve peut

A voir

LUCIO FONTANA, Galerie Karsten Greve, 5, rue Debelleye, Paris-3^e. Tél. : 01-42-77-19-37. Jusqu'au 23 juin.

DANIEL POMMEREULLE, Galerie Christophe Gaillard, 12, rue de Thorigny, Paris-3^e. Tél. : 01-42-78-49-16. Jusqu'au 28 juillet.

Et Galerie Di Meo, 9, rue des Beaux-Arts, Paris-6^e. Tél. : 01-43-54-10-98. Jusqu'au 28 juillet.

gréable. Physiquement non plus, l'homme n'est pas réjouissant, le grand blond aux yeux bleus qu'on a vu chez Rohmer est devenu un artiste aigri, un peu oublié. Mais c'est justement ça qui finit par captiver, et malgré l'humidité du lieu, je suis resté jusqu'au bout de cette vie d'artiste. J'ai alors découvert les œuvres de Pommereulle les plus récentes, celles des années 1993-1995, où il n'est plus question de déchirer quoi que ce soit, au contraire. Elles sont en verre, en acier, et composent des abstractions lumineuses, enfin silencieuses, apaisées. Elles sont exposées rue des Beaux-Arts, il faut y aller. 